

24 images

24 iMAGES

De bruit et de couleur

Les amants du Pont-Neuf de Leos Carax

Jacques Kermabon

Number 58, November–December 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23190ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Kermabon, J. (1991). Review of [De bruit et de couleur / *Les amants du Pont-Neuf* de Leos Carax]. *24 images*, (58), 4–6.

LES AMANTS DU PONT-NEUF

DE LEOS CARAX



Alex (Denis Lavant) et Michèle (Juliette Binoche)



Les nuits sur les quais de la Seine

de bruit et de couleur

par Jacques Kermabon

Indéniablement, Leos Carax a du talent. Nous le savons, et lui le sait aussi. *Boy Meets Girl* et *Mauvais sang* m'avaient quelque peu laissé sur ma faim à cause de ce qu'il faisait de ce talent. Ces deux premiers longs métrages me semblaient trop hétérogènes. J'évoque le zig zag entre les styles que pratique Carax comme un zapping orchestré entre les genres. *Les amants du Pont-Neuf* semble approcher une plus grande cohérence, une plus grande unité.

À moins que je me sois habitué au ton Carax, à ce qui est peut-être finalement son propos ?

Le cinéma est une affaire de raccords. Comment être raccord ? Comment raccorder des tentations d'abstractions expérimentales avec les contraintes narratives ? Comment raccorder les ciels, les lumières, les désirs d'images neuves avec les réminiscences du cinéma passé, le frémissement du documentaire avec le comble de l'artifice, la parole vraie avec les mots d'auteur, la séquence intimiste et le morceau de bravoure au bord du clip ? Comment raccorder les plans du décor construit près de Montpelier avec ceux pris plusieurs mois plus tard sur le vrai Pont-Neuf ? Quel contre-

champ offrir à un gros plan bouleversant de Juliette Binoche ? Carax, c'est tout ce brassage incessant, la plupart du temps tellement brillant, qu'on excuse volontiers les moments plus faibles ou plus attendus.

On cherchera donc en vain une sensation de coulée chez un cinéaste pour qui, avant tout, la rupture importe. Rupture sociale d'abord : l'histoire d'amour se joue entre des êtres en rupture de ban. Un côté « haine du bourgeois » ne quitte pas Carax, incarnée par exemple par ces hommes ridiculisés lorsqu'ils sont détroussés après avoir été endormis par un somnifère aux terrasses des cafés. Autre rupture : *Les amants du Pont-Neuf* ne s'embarrasse pas des contraintes de la vraisemblance ou de la psychologie. C'est un conte, un rêve, parfois un cauchemar. Il ne sombre pas pour autant dans l'artificiel. Le cauchemar, ce peut être une plongée documentariste chez les clochards ramassés par la police, la nuit dans les rues parisiennes. Cela n'exclut pas non plus des moments très beaux, très justes sur les rapports entre les amants. Car ce dont nous parle aussi Carax, c'est comment ça peut raccorder entre un homme et une femme, lorsque « boy meets girl ». Et sa

vision n'est en rien naïve. L'amour n'est pas fou. Son absolu est entamé par le mensonge, les calculs, sa pérennité menacée à tout moment de disparition. Quant au matériau psychologique, il n'est pas filé, il nous est donné comme le reste, par éclats, comme des morceaux de bravoure.

On peut le dire autrement. Rien n'est plus étranger à Carax que l'installé, le définitif. Le Pont-Neuf est en travaux. Le corollaire de cette mosaïque de styles, c'est une permanente précarité.

On passe d'une scène de confidences amoureuses sur le pont à une séquence rythmée en diable, où Alex fait le cracheur de feu, qui elle-même enchaîne cut (grâce à une similitude sonore) sur un vol d'avions militaires dans le ciel du quatorze juillet, qui à son tour débouche sur un montage quasi abstrait des képis qui défilent — on songe aux footballeurs peints par Nicolas De Staël. Nous sommes emportés, éblouis. Le bruit et la couleur. Un vrai festival de pyrotechnie. Un des morceaux de bravoure du film est précisément un feu d'artifice qui illumine le Pont-Neuf. Il se poursuit — mais je ne suis plus sûr que ce soit tout de suite après, tant la chronologie n'est pas ce



Denis Lavant et Juliette Binoche



Une partie du décor du Pont-Neuf, le plus vieux pont de Paris minutieusement reconstitué, pièce par pièce. Il a fallu 40 bulldozers pour déplacer 250 000 mètres cubes de terre afin de faire renaître la Seine et ses deux rives sur dix hectares de terrain en pleine campagne, près de Montpellier. Le coût de ce pont est estimé à 27 millions de francs (un peu plus de 5 millions de dollars), soit le quart du budget total du film qui a grimpé à 100 millions de francs, à la suite des multiples péripéties du tournage.

qui compte dans ce film — par une séquence de ski nautique sur la Seine. La pyrotechnie est rejointe par le plaisir du cirque. Denis Lavant conduit le hors-bord et Juliette Binoche est sur les skis. Je dis bien. Ce ne sont plus les personnages et la fiction que nous contemplons alors, mais les acteurs en situation de risque au moment du tournage — on se souvient du saut en parachute dans *Mauvais sang* — comme les acrobates ou les dompteurs sur la piste du cirque. Denis

Lavant en cracheur de feu procède de la même rhétorique. Il ne s'agit pas (seulement) du plaisir sadique du cinéaste de faire subir à ses acteurs des épreuves, mais d'inscrire là encore la précarité. La chute est potentiellement là, imminente ou absente. Le cœur battant, on la désire et on la craint, telle celle des funambules.

La force de Carax est de communiquer cette peur alors que nous sommes au cinéma. La tension qui emporte ces scènes est

celle d'un cinéma physique. Les corps s'y surpassent, essaient d'échapper à la pesanteur, non pas du réel, mais plutôt à celle de la dramaturgie, et d'atteindre par un au-delà du jeu à une exultation. L'ambition étant de faire naître en nous comme une sensation kinesthésique. En cela, Carax rejoint — songeons en particulier à la scène dans la grande roue — ces cinéastes des années 20 qui cherchaient à ébranler nos sens avant de transmettre du sens.

Les feux d'artifice, les brusques changements de ton, les morceaux de bravoure, le son, les moments de danse sont là pour nous déstabiliser, nous emporter, nous sortir de notre gangue d'êtres arrimés au sol. Le pont, lieu de passage, point de jonction entre le ciel, promesses d'un envol, et l'eau comme tentation de la chute, figurent aussi cette instabilité.

Mais que reste-t-il d'un feu d'artifice une fois le noir retrouvé? Le souvenir d'éblouissements. Cette rhétorique de la pyrotechnie a son revers. Il y a peu de choses entre les plans. Cette façon de nous en mettre plein la vue et les oreilles semble oublier que les plus beaux films sont ceux dont les plans ne sont pas le tout de l'œuvre mais l'amorce d'un dialogue entre celle-ci et les spectateurs, la partie émergée d'un iceberg dont la masse immergée est de l'ordre du mental et de l'imaginaire.

À moins que *Les amants du Pont-Neuf* soit crypté et que tout cet éblouissement soit plus une manière de nous aveugler. Il y est d'ailleurs beaucoup question d'yeux, un sujet qui préoccupe toujours les (a)mateurs de cinéma.

Je n'ai pas souligné l'excellence des interprètes: Juliette Binoche enlaidie et sublime, Denis Lavant bloc de granit et acrobate. Voilà qui est fait.

Permettez-moi pour finir — une fois n'est pas coutume — de citer l'invité, signée Carax sans doute, qui fait office de synopsis dans le dossier de presse. Elle le mérite:

«Le récit des amours terribles et hallucinées entre un cracheur de feu (Alex, 28 ans) et une drôle d'allumette (Michèle, 26 ans), de 1989 à 1991, sur le plus vieux pont de Paris (Pont-Neuf, 400 ans), Titanic échoué au cœur de la ville. Ça crame, ça flambe, ça fonce... Une fable de l'irréversible DIABLE où deux jeunes clochards s'aiment pendant qu'il est trop tard. Sacrés cœurs! Eau de feu! Feu d'amour! Terre! Ciel! À l'abordage! Larguez les amarres!» ■

LES AMANTS DU PONT-NEUF

France 1991. Ré. et scé.: Leos Carax. Ph.: Jean-Yves Escoffier. Son: Henri Morelle. Mont.: Nelly Quettier. Décors: Michel Vandestien. Int.: Juliette Binoche, Denis Lavant, Klaus Michael Gruber. 125 minutes. Couleur. Dist.: Cinéma Plus.